

Signes d'identité : tatouages, piercings, etc.

David Le Breton

DANS **JOURNAL FRANÇAIS DE PSYCHIATRIE** 2006/1 n^o 24, PAGES 17 À 19
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 1260-5999

ISBN 2-7492-0416-X

DOI 10.3917/jfp.024.19

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2006-1-page-17?lang=fr>



CAIRN · INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Signes d'identité : tatouages, piercings, etc.

David Le Breton *

Le monde contemporain témoigne du déracinement des anciennes matrices de sens. Fin des grands récits (marxisme, socialisme, etc.), éparpillement des références de la vie quotidienne, fragmentation des valeurs. Dans ce contexte de désorientation l'individu trace lui-même ses limites pour le meilleur ou pour le pire, il érige de manière mouvante et délibérée ses propres frontières d'identité, la trame de sens qui oriente son chemin et lui permet de se reconnaître comme sujet. Certes, la souveraineté personnelle est limitée, bornée par les pesanteurs sociologiques, l'ambiance du temps, la condition sociale et culturelle, l'histoire propre, mais l'individu a l'impression, lui, de décider de sa condition.

Nous ne sommes plus des héritiers. Les ruptures sociales, générationnelles ou culturelles rendent le monde plus confus, plus incertain. Chaque acteur est aujourd'hui amené à une production de sa propre identité à travers un bricolage dont la mondialisation culturelle, c'est-à-dire la transformation en signes, en esthétique, de la culture des autres, multiplie les matériaux possibles. Nous sommes désormais les artisans de nos existences avec une marge de manœuvre plus ou moins étendue. L'individualisme libère le sujet de son allégeance morale au social. Non qu'il s'en affranchisse totalement, il en reste tributaire à maints égards, mais sa marge de création s'amplifie d'autant plus que la culture ambiante est sans épaisseur réelle et fonctionne à la manière d'un vaste supermarché de biens matériels et symboliques. Le bricolage de sens caractérise désormais la relation au monde.

L'individu cherche ses marques en tâtonnant, il s'efforce d'affronter son malaise et de se fabriquer une identité propice. Il prête dès lors une attention redoublée à son corps, là où il se sépare des autres et du monde. Le souci du corps est le symptôme de ce détachement de l'individu de sa trame sociale et le lieu de l'affirmation de sa liberté. Parce qu'il incarne la coupure, la différenciation individuelle, on lui suppose le privilège de la réconciliation. On cherche à en faire non plus le signe de l'exclusion, mais celui de l'inclusion, qu'il ne soit plus l'interrupteur qui distingue l'individu, le sépare, mais le relieur qui l'unit aux autres. Ou bien on l'affronte comme le lieu de la blessure, du malaise d'être soi. Et toutes les formes d'art contemporain depuis Artaud s'inscrivent dans ce dilemme quand elles le prennent comme matière du questionnement. Le corps est aujourd'hui un autre soi-même disponible à toutes les modifications, preuve radicale et modulable de l'existence personnelle, et affichage d'une identité provisoirement ou durablement choisie. L'investissement sur le corps propre répond à la désagrégation du lien social, et donc à l'éloignement de l'autre, à la dislocation des anciens liens communautaires. En perdant cet enracinement social, ces relations de sens et de valeurs avec les autres, l'individu fait de son corps un monde une

miniature, il en fait une matière première, une modalité privilégiée d'exister. À travers lui l'individu interroge le monde et cherche son ancrage, part en quête d'une identité provisoirement acceptable.

La question de l'obsolescence du corps n'est plus seulement cantonnée dans le monde de la génétique, des greffes, de la robotique ou du virtuel, elle se diffuse dans d'innombrables pratiques de la vie quotidienne où règne une entreprise artisanale de modification de la forme corporelle. Le *body art* pousse à son comble cette logique qui fait ouvertement du corps le matériau d'un individu qui revendique de le remanier à sa guise et de mettre à jour des créations inédites. La chirurgie esthétique ou plastique modifie les formes corporelles ou le sexe, les hormones ou la diététique accroissent la masse musculaire, les régimes alimentaires entretiennent la silhouette, les pierceurs ou les tatoueurs dispensent sur ou dans la peau des signes identitaires définitifs ou provisoires. Toutes ces démarches isolent le corps comme une matière à part qui donne un état du sujet, support à géométrie variable d'une identité choisie et toujours révocable. La communication est parfois étroite entre art et vie quotidienne comme l'atteste une artiste telle Orlan dont les implants

* Anthropologue.

en forme de bosse sur les deux côtés de son front suscitent l'émulation. Certains rêvent aujourd'hui d'agir un jour directement sur la formule génétique du sujet pour en façonner la forme et même les comportements. Si on ne peut changer ses conditions d'existence, on peut au moins changer son corps de multiples manières. L'industrie du *design* corporel s'épanouit. Proclamation momentanée de soi, le corps est devenu la prothèse d'un Moi éternellement en quête d'une incarnation provisoire pour sursignifier sa présence au monde, course sans fin pour adhérer à soi, à une identité éphémère mais essentielle pour soi et pour un moment de l'ambiance sociale. Pour faire pleinement corps à l'existence, on multiplie les signes de son existence de manière visible sur le corps. Si le corps des années 1960 incarnait encore la vérité du sujet, son être au monde, il n'est aujourd'hui qu'un artifice soumis au *design* permanent de la médecine ou de l'informatique. Autrefois support de l'identité personnelle, son statut est parfois désormais celui d'un accessoire¹.

Sous le règne du regard, la surface devient le lieu de la profondeur. Pour se détacher du fond d'indifférence, il convient donc de se rendre visible. L'originalité des vêtements, de la coiffure, de l'attitude, ou, bien entendu, le recours au tatouage, au piercing, à la scarification, au *branding*, etc., sont des moyens de sursignifier son corps et d'affirmer sa présence pour soi et pour les autres. Ce sont des signes pour exister aux yeux des autres, ou du moins s'en donner le sentiment.

Les années 1980-1990 ont vu émerger un souci de maîtrise du corps, de gestion de son apparence, de contrôle de ses affects. L'individu est devenu le producteur de sa propre identité. Il entend faire de son corps un faire valoir, un porte-parole de l'image qu'il entend donner de lui-même. Le tatouage connaît dès lors une diffusion sociale grandissante. La trace sur la peau a valeur de décoration, elle traduit une volonté d'esthétisation de la relation au monde. Elle affiche l'indépendance de l'individu face au social, sa volonté claire de faire de lui ce qu'il entend. De pratique marginale et stigmatisante, le tatouage devient peu à peu une pratique valorisée. Elle touche l'ensemble des classes sociales, elle n'épargne pas les femmes qui y recourent de plus en plus. Les tatouages ou les piercings sont devenus d'inséparables accessoires de beauté, une parure définitive qui contribue à l'affirmation du sentiment d'identité, à la mise en scène de soi. Le corps devient aujourd'hui l'emblème du self. Elle

incarne à sa surface toute la profondeur de l'individu.

Le stigmate corporel symbolisait l'aliénation à l'autre dans la société grecque antique, aujourd'hui, à l'inverse, la marque corporelle affiche l'appartenance à soi. Elle traduit la nécessité de compléter par une initiative personnelle un corps perçu comme insuffisant en lui-même à incarner l'identité personnelle. Le tatouage, le piercing, comme les vêtements ou les manières de se coiffer, de se raser, de colorer ses cheveux ou d'arborer des bijoux, sont devenus aujourd'hui des manières de bricoler le sentiment de soi, de se jouer de son identité pour se rapprocher d'une image jugée plus propice. Ils renvoient alors dans leur usage à une volonté de changer durablement la définition intime et surtout sociale de soi. À l'exception de la plupart des piercings qui peuvent être aisément ôtés en cas de repentir, le paradoxe des inscriptions corporelles est en effet de marquer le corps sans rémission : les scarifications, les brûlures, les coupures, les modifications éventuelles de formes (langue fendue, voire le pénis, par exemple), et, bien entendu, le tatouage (compte tenu des difficultés du détatouage). Ce sont là des métamorphoses de l'apparence inscrites une fois pour toutes dans la chair.

De marginal ou d'original, le tatouage est devenu, avec le piercing, une référence essentielle de la jeunesse contemporaine, voire parfois un conformisme de classe d'âge. Sa valeur s'est inversée, et de manière durable, car aujourd'hui les jeunes générations, à l'image de leurs aînés, mais avec plus d'engouement encore, grandissent dans l'ambiance intellectuelle d'un corps inachevé et imparfait que l'individu cherche à améliorer avec son style propre.

Les passions collectives pour les marques corporelles dépassent aujourd'hui largement le cercle de la jeunesse, mais elles touchent cependant avec force les jeunes générations. Cet attrait pour le corps remanié, décoré, n'est pas sans lien avec le surinvestissement du corps de cette période de l'existence, l'inquiétude face à un corps devenu enjeu fondamental de la relation à autrui dans ce souci de l'apparence qui hante souvent les jeunes, et dont nos sociétés deviennent obsessionnelles. En se tatouant, en se perçant, en scarifiant son corps, le jeune en prend symboliquement possession, il le marque du sceau de son contrôle. La surface cutanée ainsi détachée rayonne d'une aura particulière. Elle ajoute un supplément de sens et de jeu à la vie personnelle. Elle est sou-

*L'individu
est devenu
le producteur
de sa propre
identité*

1. Cf. David Le Breton, *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.



vent vécue comme la réappropriation d'un corps et d'un monde qui échappent, on y inscrit physiquement sa trace d'être, on prend possession de soi, on inscrit une limite (de sens et de fait), un signe qui restitue au sujet le sentiment de sa souveraineté personnelle. La marque est une limite symbolique dessinée sur la peau, elle fixe une butée dans la recherche de signification et d'identité. Elle est une sorte de signature de soi par laquelle l'individu s'affirme dans une identité choisie.

Chacun aujourd'hui revendique d'être libre de son corps comme il l'est de la conduite de son existence, le propos revient souvent dans les entretiens que nous avons menés : « Mon corps est à moi, c'est à moi de décider ce que j'en fais. » Il est d'autant plus à soi qu'il devient « décor », il représente en quelque sorte l'individu plus que son existence elle-même dans une société qui privilégie l'apparence. L'individu hante la surface de son corps. Pour qu'elle puisse parler favorablement de soi aux autres, il faut la personnaliser. La valeur personnelle se confère moins dans les œuvres que dans ce que l'on affiche de soi.

Les formes de démonstration de la tenue corporelle sont essentiellement juvéniles quand elles passent par une mise en scène spectaculaire (une mise en spectacle) de la chevelure, de la peau, des vêtements, des attitudes, etc., là où, en principe, les autres classes d'âge répondent à des codes de convenance sans les mettre en question. Volonté de sursignifier son corps, son identité, son appartenance sexuelle ou de jouer avec elle selon les moments et les publics. Le jeune souhaite affirmer son existence et il en rajoute dans sa démonstration par une sorte de nécessité intérieure. Nombre d'ado-

lescents portent ainsi paradoxalement des « uniformes » qui les dé-marquent d'emblée au regard. Manière de se rassembler en se ressemblant, de proclamer visiblement une identité de destin et de classe tout en croyant « narguer la société » et ses « conformismes ».

Pour une large part de la jeunesse en quête d'une proclamation d'existence, le corps se donne à voir de manière grandissante à travers vêtements singuliers, tatouages, piercings, manières de se coiffer, de teindre ses cheveux avec des couleurs inattendues ou de les raser entièrement ou partiellement. L'œil est aujourd'hui constamment sollicité par un style vestimentaire, une manière de se conduire en public, ou de mettre son apparence en avant par des marques corporelles. Le souci est de ne surtout pas passer inaperçu tout en maintenant soigneusement ses distances avec les autres. Les formes d'exposition de soi s'émettent dans une société individualiste où il importe en effet de sortir du lot pour sentir enfin l'existence battre en soi. Et aujourd'hui le regard des autres porté sur soi, quelles qu'en soient les circonstances devient une preuve d'excellence.

La fluidité du temps amène à vouloir arrêter la mémoire sur son

propre corps pour ne rien oublier. Le signe cutané est désormais une manière d'écrire dans la chair des moments clés de l'existence : une relation amoureuse, une connivence amicale ou politique sous une forme ostentatoire ou discrète dans la mesure où sa signification reste souvent énigmatique aux yeux des autres, et le lieu plus ou moins accessible à leur regard dans la vie courante. Il est mémoire d'un événement fort, du franchissement personnel d'un passage dans l'existence dont l'individu entend garder la trace ; revendication identitaire faisant du corps une forme de protection symbolique contre l'adversité, une surface protectrice contre l'incertitude du monde. La marque tégumentaire ou le bijou du *piercing* sont aussi des modes d'affiliation à une communauté flottante avec souvent une complicité qui s'établit d'emblée entre ceux qui les partagent. Rite personnel pour se changer soi en changeant la forme de son corps. L'individu bricole les références, les traditions et construit un syncrétisme qui s'ignore. Il vit parfois à l'occasion une expérience spirituelle, un rite intime de passage.

D'autant que la marque corporelle est souvent une prise d'autonomie à l'égard des parents, une manière symbolique de prendre possession de soi. Le corps, témoin de la filiation, est à modifier. Et nombre de jeunes disent leur crainte de la réaction de leurs parents. Ils attendent avec anxiété un jugement à leur propos dont ils pressentent la négativité. Les marques corporelles impliquent également une volonté d'attirer le regard, même si le jeu demeure possible selon les lieux d'inscription, qu'elles soient en permanence sous le regard des autres ou seulement de ceux dont on recherche la complicité. Elles demeurent sous l'initiative de l'individu et incarnent alors un espace de sacralité dans la représentation de soi. À défaut d'exercer un contrôle sur son existence, le corps est un objet à portée de main sur lequel la souveraineté personnelle est presque sans entraves. Les modifications corporelles affirment une singularité individuelle dans l'anonymat démocratique de nos sociétés, elles permettent de se penser unique et valable dans un monde où les repères se perdent et où foisonne l'initiative personnelle. Elles provoquent le regard, elles accrochent un look, et attirent donc l'attention. Elles sont une forme radicale de communication, de mise en valeur et en évidence de soi pour échapper à l'indifférence. Elles ont souvent valeur de mise au monde². ■

*Le corps,
témoin
de la filiation,
est à modifier*

2. Pour une analyse plus approfondie des modifications corporelles nous renvoyons à David Le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 1999.